

LA FEMME

SECOND DISCOURS.

LA VIE DE LA FEMME

« Et l'Éternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un aide semblable à lui. »
(Gènes, II, 18.)

Mes chères sœurs,

Mon premier discours vous a laissées, je l'espère, convaincues que votre mission, selon la Bible aussi bien que selon la nature, est dans la charité par l'humilité auprès de l'homme, et résolues d'accomplir cette mission en Jésus-Christ, qui peut seul vous y préparer. Sommes-nous bien d'accord sur les principes? passons aujourd'hui à l'application. Suivons la mission de la femme dans la vie de la femme, c'est-à-dire voyons comment cette mission commune peut être réalisée par

chacune de vous, la foi chrétienne supposée, d'après la condition particulière que Dieu lui a faite.

Je dis d'après la condition que Dieu vous a faite ; et j'insiste sur ce point pour prévenir une dangereuse illusion. En m'entendant exposer les devoirs de la femme dans telle condition qui n'est pas la vôtre, vous serez tentée peut-être de dire tout bas : Ah ! si j'étais ainsi placée, avec quel dévouement je me livrerais au besoin d'aimer et d'aider ! Croyez-moi, ma sœur, avec plus de dévouement encore, non-seulement vous remplirez votre mission de femme dans votre situation présente, mais vous reconnaîtrez que c'est de toutes les situations celle où vous pouvez le mieux la remplir. Autrement, pourquoi Dieu vous y aurait-il mise, lui qui fait « concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment ? » Vous me répondrez peut-être tristement que c'est moins Dieu qui vous a marqué votre place que votre propre volonté, et une volonté mal réglée. Soit, je l'admets, quoique je me défie du cœur de la femme accusant sa conscience : vous serez venue où vous êtes par une voie que vous ne pouvez vous rappeler sans regret ou sans repentir. Même alors, votre place, aujourd'hui qu'elle est faite, est celle où Dieu vous veut aujourd'hui, et la meilleure possible pour vous, si vous l'acceptez comme de sa main, dans un esprit de foi et d'obéissance. Avec Jésus-Christ, il n'y a pas plus de condition sans ressource que d'âme sans espoir ; telle est la puissance de l'Évangile qu'il réagit

sur tout le cours de la vie, et contraint un passé regrettable à prendre sa place parmi ces « toutes choses » qui concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Ce qui importe devant Dieu, ce n'est pas la position, c'est la disposition ; et la marque la plus sûre d'une disposition bien ordonnée, c'est d'accepter la position où nous sommes comme choisie de Dieu dans l'intérêt de notre développement spirituel. Voilà pourquoi je prends votre physionomie morale, telle qu'elle est, comme le daguerrétype prendrait votre physionomie naturelle. Cet homme auquel vous devez être un aide, ce sera un mari, un fils, un père, ou l'homme comme homme en dehors de toute relation individuelle ; votre attitude auprès de lui sera celle de l'égalité, de la supériorité, de l'infériorité, ou de l'indépendance : peu importe au but que je me propose. Le seul point qui importe, c'est qu'il y ait en vous un vrai cœur de femme, je veux dire un cœur jaloux de vivre, non pour vous, mais pour autrui : avant tout, sans doute, pour le Seigneur, selon la mission générale que vous partagez avec nous, mais ensuite pour l'homme, selon cette mission spéciale qui nous occupe dans ces discours. Aussi l'Écriture, contente de nous montrer les œuvres des saintes femmes qu'elle offre pour modèles à leur sexe, ne se met point en peine de s'expliquer sur leur condition sociale ou domestique, que nous sommes réduits le plus souvent à deviner. Qu'Eunice soit épouse et mère, pour donner à l'apôtre des Gentils

le plus utile de ses collaborateurs ; que Priscille , il est permis de le supposer , soit épouse sans être mère , pour suivre et seconder son mari de lieu en lieu dans le service de l'Évangile ; que Phébé paraisse n'avoir été ni épouse , ni mère , pour demeurer libre de porter d'Église en Église son dévouement et son activité ; que sur Dorcas nous ne puissions pas même former de conjectures , — ce n'est là pour l'Écriture qu'un intérêt fort secondaire : il lui suffit qu'il y ait dans toutes un cœur fidèle. Le même cœur qui rend une Dorcas fidèle dans la position de Dorcas , l'eût rendue fidèle également dans la position de Phébé , de Priscille ou d'Eunice ; et le même cœur qui vous rendrait infidèle à votre mission là où vous êtes , vous y rendrait également infidèle partout ailleurs. Mais , « quoique je « parle ainsi , j'attends de vous de meilleures choses ¹ , » mes bien-aimées sœurs ; et c'est dans cette ferme attente que je vais rechercher avec vous comment vous pouvez être pour l'homme , chacune à sa place , « un « aide semblable à lui. »

Je vais droit au cœur de mon sujet , et je prends la femme dans sa position normale , celle où elle s'est trouvée en sortant des mains de Dieu , celle pour laquelle elle a été formée , celle où elle peut le mieux accomplir sa tâche propre par un tendre dévouement dans une humble égalité : le mariage. Femme mariée ,

¹ Hébr. VI , 9.

ce que la femme est appelée à être pour l'homme, vous êtes appelée à l'être pour un homme¹. Dieu a dit en parlant de votre mari : Il n'est pas bon que cet homme soit seul, je lui ferai un aide semblable à lui ; et c'est vous qu'il lui a donnée. S'il ne vous a pas conduite de sa main vers lui, comme Ève vers Adam, il a fait mieux encore : il a prononcé sur votre union, par la voix de ses serviteurs, une parole de bénédiction qui lui imprime un saint caractère, que dis-je ? qui en fait un emblème visible de l'union invisible du Seigneur avec son Église². Il fallait être l'Écriture sainte pour oser un pareil rapprochement, et il faut avoir un cœur chrétien pour le comprendre. Mais, pour qui l'a compris, à quelle hauteur il élève le mariage ! et avec quelle autorité il en fait descendre ce double précepte, qui résume si tendrement les obligations du mari : « Maris, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église, » si humblement celles de la femme : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme l'Église est soumise à Christ ! » Peut-être, hélas ! cette parole de

¹ Cette remarque explique peut-être l'épithète *propre* qui est jointe au mot *mari* dans le texte original d'Eph. V, 22, et qui embarrasse les commentateurs. En grec, le mot *homme* désigne à la fois l'homme en général et l'homme marié, comme le mot *femme* en français sert également pour la femme en général et pour la femme mariée. Le mari est ici considéré par saint Paul comme l'*homme propre* de sa femme, c'est-à-dire celui d'entre tous les hommes auquel elle est exclusivement attachée par un lien qui n'admet pas de partage. Dans notre langue, où le mot *mari* implique déjà cette relation spéciale, l'épithète *propre* ferait pléonasme, et Osterwald, en la conservant, est plus servile que fidèle ; Martin la supprime, et il a raison. La même observation s'applique à 1 Pierre III, 3.

² Eph. V, 19-33.

bénédictio n glissa-t-elle sur votre cœur le jour qu'elle fut prononcée, le Seigneur ayant été le dernier consulté pour le don de votre main. Mais elle reprend sa vertu divine, ranimée et comme ressuscitée par votre foi d'aujourd'hui, selon cette puissance que nous avons reconnue tantôt à l'Évangile pour réagir sur le passé même ; et pourvu que vous portiez aujourd'hui dans votre mariage le cœur d'une femme chrétienne, vous pouvez vous croire aussi réellement choisie de Dieu pour votre mari, et lui pour vous, qu'Ève l'a été pour Adam et Adam pour Ève. Quant à lui, j'ignore avec quelle fidélité il remplit sa part d'obligations, mais je n'ai pas besoin de le savoir : qu'il la remplisse ou non, vous, remplissez la vôtre ; car c'est à Dieu que nous devons tous compte, non à l'homme, et « chacun portera son propre fardeau. » Or, votre mission n'est autre que la mission générale de la femme, appliquée et comme concentrée dans vos rapports avec votre mari, et, si j'ose le dire, portée à sa plus haute puissance par la plus étroite et la plus individuelle de toutes les associations. Cette position d'humilité, cette vocation de charité, dont se compose la mission de la femme, reprenez-les, ramassez-les sur un seul objet : vous saurez alors ce que doit faire la femme mariée pour être à son mari « l'aide semblable à lui. »

Prenez franchement et de bon cœur auprès de votre mari une position humble, dépendante, soumise... Y a-t-il ici quelque esprit assez léger pour trouver dans

ces mots un aliment à l'inépuisable raillerie que cette matière inspire au monde ? Qu'on sache que je parle sérieusement pour des femmes sérieuses, saintement pour des femmes saintes, et que je ne me crois pas dispensé de leur faire entendre la pure doctrine de Dieu, par la crainte puérile d'appeler sur elles ou sur moi-même le ridicule de ceux qui viennent chercher dans l'église les émotions du théâtre, et juger cette Parole qui doit les juger au dernier jour. Oui, mes sœurs, quels que puissent être là-dessus les sentiments ou les usages du siècle, prenez franchement et de bon cœur auprès de votre mari une position humble, dépendante, soumise. Ce n'est pas moi qui vous le demande, c'est Dieu qui vous le commande. « Femmes, écrit saint Paul aux Éphésiens, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; car le mari est la tête de la femme, comme Christ de l'Église. » Ce qu'il avait dit de l'homme quant à la femme, en parlant aux Corinthiens : « L'homme est la tête de la femme, » il le dit ici du mari quant à sa femme; c'est la même doctrine, mais cette doctrine recueillie dans son application toute spéciale. « Comme donc l'Église est soumise à Christ, poursuit l'Apôtre, que les femmes le soient de même à leurs maris en toutes choses; » et plus bas : « Que la femme révère son mari. » Cette soumission n'est pas seulement pour saint Paul l'une des obligations de la femme mariée : c'est son obligation capitale, qui contient en germe toutes les autres. Tantôt

il la nomme seule, comme ici; tantôt il lui donne la première place et lui subordonne tout le reste¹. Saint Pierre tient le même langage : « Que les femmes
« aussi soient soumises à leurs maris... Que leur pa-
« rure ne soit pas celle du dehors, celle des cheveux
« qu'on entrelace, des bijoux qu'on porte ou des ha-
« bits qu'on revêt, mais l'homme caché du cœur, dans
« l'incorruptibilité de l'esprit doux et paisible qui est
« précieux devant Dieu. Car ainsi se paraient autre-
« fois les saintes femmes qui espéraient en Dieu, étant
« soumises à leurs maris, comme Sara qui obéissait à
« Abraham et l'appelait son seigneur². » N'en doutez pas, l'harmonie, la félicité de la vie domestique est à ce prix que chacun se tienne dans sa vocation; plus d'un ménage qui promettait bien ne s'est gâté que pour avoir confondu les tâches que l'Écriture a pris soin de distinguer : on ne s'écarte pas impunément de l'ordre divin. La peine que d'autres se donnent pour usurper le premier rang, donnez-vous-la pour éviter cette usurpation, sous quelques précautions habiles, sous quelques tendres apparences qu'elle se déguise. Que votre mari soit, après Dieu, le centre de votre existence : avec le nom qui vous est propre, perdez doucement en lui votre gloire propre et votre volonté propre. Vous, aspirez à vous effacer, renfermez-vous dans le silence³, évitez jusqu'à l'apparence de ce qui sent la hauteur ou la domination; mais lui, mettez

¹ 1 Tim. II, 9-15; Tit. II, 4, 5, etc. — ² 1 Pierre III, 1-6. — ³ 1 Tim. II, 12.

vosre ambition à procurer sa louange ; ou plutôt, sa louange, soyez-la vous-même, non par un éclat extérieur qu'il ne dépend de vous ni de vous donner ni de retenir, mais par une conduite irréprochable que tous les maris puissent proposer pour exemple à leurs femmes. Réalisez enfin dans sa plénitude cette belle parole des Proverbes : « La femme vertueuse est la couronne de son mari ¹. »

La tranquillité n'est pas l'inaction. L'Écriture ne vous fait une place si retirée que pour vous confier une tâche d'autant plus bienfaisante : l'humilité spéciale qu'elle vous recommande à l'égard de votre mari est le gage de la charité spéciale avec laquelle vous vous dévouerez à son bonheur. Cet intérieur où l'Apôtre se plaît à vous voir modestement recueillie, il veut que par votre tendresse, par votre prudence, par votre bonne administration, par les soins que vous donnez à vos enfants, vous en fassiez un sanctuaire d'ordre, de paix, de bien-être, où votre mari puisse trouver, après le mouvement du dehors et le souci des affaires, son repos de prédilection et sa distraction favorite². Qu'il l'y trouve si bien qu'il n'ait pas même l'idée de chercher ailleurs qu'auprès de vous ce contentement dont il a besoin pour dissiper sa fatigue, pour alléger ses peines, pour calmer ses esprits agités, pour leur rendre leur élasticité relâchée. Qu'il y trouve même, car je ne vous refuse aucune manière

¹ Prov. XII, 4. — ² Tit. II, 4, 5 ; 1 Tim. V, 14.

de lui être utile, qu'il y trouve, cachés au sein du foyer domestique, de sages conseils, de salutaires inspirations, qui le suivront silencieusement dans la vie publique, et qui concourront pour leur part à régler la parole de ses lèvres et le jugement de ses mains, par des mobiles supérieurs aux passions et aux entraînements du grand nombre. Qu'il y trouve enfin tout ce qui peut le rendre heureux au dedans, avec tout ce qui peut le rendre utile au dehors ; et qu'en franchissant le seuil de sa porte pour se rengager dans ses nobles travaux, il murmure avec gratitude envers vous, et envers ce Dieu qui vous donna à lui, cette maxime touchante de Salomon : « La maison et les richesses sont l'héritage des pères ; mais la femme prudente est de par l'Éternel¹. » Heureuse, si vous pouviez l'entendre sortir de sa bouche ! Mais non, cela n'est pas nécessaire : votre conscience vous dira ce que pense là-dessus la sienne. Elle vous dira si, lorsqu'il repasse dans son souvenir ému tous les biens qu'il a reçus de Dieu, fortune, santé, famille, le premier et le dernier de ses trésors terrestres, celui qu'il craint le plus de perdre, c'est vous.

Toutefois, que votre dévouement ne soit pas idolâtrie. Aimez, et soyez aimée, en Dieu. La plus intime de toutes les relations doit en être aussi la plus sainte, et l'Évangile n'eût jamais vu dans le mariage un type de Christ et de l'Église, s'il n'y eût cherché d'abord

¹ Prov. XIX, 14.

une influence sanctifiante exercée par chacun des époux sur l'autre. « Que sais-tu, femme, si tu ne sauras pas ton mari ? ou que sais-tu, mari, si tu ne sauras pas ta femme ? » ces paroles sérieuses marquent la grande obligation du mariage, qui est plus spécialement, par des raisons expliquées dans mon premier discours, l'obligation de la femme, que l'Apôtre nomme la première. Cette tendre, cette pénétrante, j'ai presque dit cette irrésistible influence que Dieu a remise entre vos mains, malheur à vous si vous saviez l'art de la rapporter à tout excepté à son véritable usage, la gloire de Dieu et le salut de votre mari ! Avez-vous le privilège d'être unie à un vrai disciple de Jésus-Christ ? A peine ai-je besoin de vous presser, tant la tâche est douce alors, de lui être en constante édification, jamais en piège ; une femme fidèle, soutenant le cœur et fortifiant les mains d'un mari fidèle pour les combats de la vie, c'est « l'aide semblable à « lui » dans toute sa gloire. Mais je veux supposer votre mari, sinon étranger à la foi, du moins flottant entre elle et l'incrédulité du cœur naturel, distrait qu'il est par la préoccupation des affaires, entraîné par les tentations de la vie publique, dominé d'ailleurs par un tour d'esprit sceptique et difficile. Pour le préserver de tant de pièges, pour le gagner sans retour à la foi, il ne lui manque peut-être que de la voir de ses yeux en action, si près de lui qu'il ne puisse ni mé-

¹ 1 Cor. VII, 16.

connaître la réalité des faits, ni suspecter la sincérité des sentiments. Ne reconnaissez-vous pas là votre vocation toute spéciale? Quel autre que vous lui fournira cette « démonstration d'esprit et de puissance, » pratique, rapprochée, incontestable, qui seule peut se faire jour dans son âme! C'est exactement le genre de persuasion pour lequel vous avez été préparée de Dieu, et où nul ne peut vous suppléer. La femme n'a pas mission, comme l'homme, de prêcher le Sauveur et de le révéler; elle fait moins ou plus: elle l'enfante, par la vertu de l'Esprit-Saint¹. Elle le donne, tout entier,

¹ J'emprunte cette pensée à un morceau que le lecteur me saura gré de mettre en entier sous ses yeux: « La mission des femmes a toujours été haute dans la prédication du christianisme. Ceci a été préfiguré dès son origine dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit-Saint. Ici on retrouve encore un type du ministère de l'homme et du ministère de la femme dans la prédication de la vérité, qui n'est que son annonce perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut d'abord qu'elle soit révélée à notre intelligence: c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison, qui « éclaire tout homme venant en ce monde, » est ce qui dépend le moins des diversités intimes qui constituent chaque individualité; comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme dans l'enseignement de la vérité est un ministère public qui s'adresse aux masses: à lui la chaire, la prédication dans l'Église, la magistrature de la doctrine. Dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes: elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour dans l'homme, comme en Dieu même, ne naît point par voie de révélation; il procède par voie d'inspiration, et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui on veut faire aimer la vérité. Elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille

tout vivant ; au lieu de l'annoncer par l'idée et par la parole, elle le communique par l'acte, par le sentiment, et, si je puis ainsi dire, par voie d'inspiration. C'est à elle donc qu'il est réservé, non d'enseigner l'Évangile à son mari, mais de le lui insinuer, dans ses œuvres, dans ses moindres discours, dans le fond pur et limpide de son être, dans tout le cours de la vie domestique, en le lui faisant trouver partout sans affecter de le mettre nulle part. Si nous comptons sur vous pour cette précieuse influence, femmes chrétiennes, si nous voyons en vous les auxiliaires les plus utiles de notre prédication, nous avons reçu cet exemple de saint Pierre, dont je ne fais en ce moment que développer la pensée. Il recommande, nous l'avons vu, « que les femmes soient soumises à leurs maris, » mais pourquoi ? « afin que si quelques-uns n'obéissent à point à la parole, ils soient gagnés, sans parole, par la conduite de leurs femmes, ayant observé (litté-
« ralement, ayant épié) votre conduite pure dans le respect¹. » Comment élever plus haut le crédit spirituel de la femme chrétienne ? Elle supplée auprès du mari l'action même de la Parole divine, quand sa con-

circstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espérances, qui distinguent tout cœur de tout cœur. La grande voix qui annonce la vérité à travers les siècles se compose de deux voix : à celle de l'homme appartiennent les sons éclatants et majeurs ; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse de la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie. » (GERBET, *Mission des femmes.*)

¹ 1 Pierre III, 1, 2.

duite, épiée à la faveur de l'intimité conjugale, ne laisse apercevoir en elle que la vertu secrète avec laquelle l'Évangile opère dans son cœur. C'est qu'il faut qu'un homme soit bien aveugle, bien endurci, pour ne pas se rendre, à la longue, au spectacle journalier de la piété vivante et vraie qu'il contemple chez sa femme, et dont il recueille des fruits si doux qu'on se demande qui a le plus à y gagner, ou lui pour la vie présente, ou elle pour l'éternité. Quoi qu'il en soit, femme, sois fidèle, et attends-toi à la fidélité de Dieu. — Vous porteriez envie à la femme qui entendrait son mari se disant à lui-même : « La femme prudente est de par l'Éternel ; » mais que se passe-t-il, pensez-vous, dans le cœur de cette autre femme, qui un jour, involontairement cachée, entend son mari tomber à genoux et s'écrier : Mon Dieu, je te bénis pour m'avoir donné une femme fidèle, qui m'a conduit à toi ? Ce témoignage, — qui vous sera refusé peut-être sur la terre, — que d'hommes le rendent aujourd'hui sur une tombe, à une femme qu'ils cherchent désormais dans un séjour meilleur ! Que d'hommes, au dernier jour, quand tous les voiles seront levés, diront devant leur juge, dans le sens le plus profond du mot : Il m'est bon de n'avoir pas été seul !

Voulez-vous voir tout ce que j'ai dit, tout ce que l'on pourrait dire encore sur cette matière, résumé en quelques lignes ? Lisez la description de la femme vertueuse, telle que l'a tracée une plume inspirée,

et cette plume celle d'une femme, dirigeant son fils dans le choix d'une épouse. Que si le ton général ou quelques traits détachés de ce tableau vous paraissent contraster avec la peinture de la femme chrétienne dans l'Évangile, n'oubliez pas qu'il est emprunté à l'Ancien Testament, où l'éclat des choses visibles sert d'emblème aux beautés invisibles et spirituelles.

« Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse ? Son
« prix surpasse de beaucoup les perles. Le cœur de
« son mari s'assure en elle, et il ne manquera point
« de dépouilles. Elle lui fait du bien tous les jours de
« sa vie, et jamais du mal. Elle cherche de la laine
« et du lin, et elle travaille selon le plaisir de ses
« mains. Elle est comme les navires d'un marchand ;
« elle amène son pain de loin. Elle se lève lorsqu'il
« est encore nuit ; elle distribue la nourriture à sa
« maison, et à ses servantes leur tâche. Elle considère
« un champ et l'acquiert ; elle plante la vigne du
« fruit de ses mains. Elle ceint ses reins de force, et
« fortifie ses bras. Elle éprouve que son trafic est bon ;
« sa lampe ne s'éteint point la nuit. Elle met ses mains
« à la quenouille, et ses doigts tiennent le fuseau. d
« Elle étend son bras vers le misérable, et ouvre sa
« main au pauvre. Elle ne craint point la neige pour
« sa maison ; car toute sa maison est vêtue d'écar-
« late. Elle se fait des couvertures ; son vêtement
« est le lin et la pourpre. Son mari est connu aux
« portes, quand il est assis avec les anciens du

« pays¹. Elle fait du linge et le vend ; elle livre des
« ceintures au marchand de Phénicie. La force et la
« magnificence est son vêtement ; elle se rit du jour à
« venir. Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et la loi de
« l'amour est sur sa langue. Elle contemple le train de
« sa maison, et ne mange point le pain de paresse.
« Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse ; son
« mari aussi, et il la loue : Beaucoup de filles ont été
« vertueuses, mais toi, tu les surpasses toutes. La
« grâce trompe, et la beauté s'évanouit ; la femme qui
« craint l'Eternel est celle qui sera louée. Donnez-lui
« du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent
« aux portes². »

Mais une femme sans humilité, qui, au lieu d'être la gloire de son mari, ne cherche dans son union avec lui qu'un moyen de se glorifier elle-même, qui se plaît à éclipser celui qu'elle devrait seul laisser paraître, et qui trouve moins de charme à son sourire approbateur qu'à la flatterie des étrangers ; une femme sans charité, qui abandonne à des mains mercenaires les premiers intérêts de sa maison et le soin même de ses enfants, qui donne l'exemple à son mari de chercher ses plaisirs hors de chez soi, qui le contredit avec amertume et relève avec aigreur ses torts, supposés ou réels, inquiète et maussade au logis, gracieuse et

¹ Ce verset offre une application admirable de Prov. XII, 4. Quelle est donc la part faite à la femme vertueuse, si son mari lui doit jusqu'au renom dont il jouit dans la vie publique ?

² Prov. XXXI, 10-31.

prévenante dès qu'elle en a franchi le seuil; une femme sans piété, prête à dire de son mari, comme Caïn d'Abel : « Suis-je son gardien ? » ou n'usant de son crédit sur lui que pour le détourner du Seigneur, comme cette épouse de Joram dont le Saint-Esprit peint en un seul mot la funeste influence : « Joram « suivit le train des rois d'Israël, ainsi qu'avait fait « la maison d'Achab, car la fille d'Achab était sa « femme ¹ ; » une femme, enfin, qui contraint son mari à gémir en secret sur le jour où il fut assez aveuglé pour rechercher sa main, en attendant qu'il mesure devant le tribunal de Dieu toute l'étendue du mal qu'elle lui a fait pour l'éternité, — ô vous qui reconnaissez dans ce tableau quelques traits de votre image, que vous dirai-je? Changez, pour devenir la femme selon le cœur de Dieu, et selon le cœur de l'homme! Changez, vous le pouvez encore : il n'est besoin pour cela ni de jeunesse, ni de beauté, ni d'esprit supérieur; il ne faut que devenir une femme chrétienne!

« Mais, puisque aujourd'hui la femme n'entre pas, comme Ève, dans le mariage en naissant, prenons-la maintenant à ce point de son développement où elle commence à se préparer pour sa tâche future, et adressons-nous à la jeune fille. Comprenez bien, ma jeune sœur, ce qui fait le caractère de votre condition et son privilège. La carrière à fournir est encore

¹ 2 Chron. XXI, 6.

entière devant vous ; et tandis que celles qui vous y ont précédée ne peuvent regarder en arrière sans avoir beaucoup à déplorer, à réparer, à effacer, s'il était possible, rien n'empêche, quant à vous, que vous ne réserviez pour votre mission de femme, sous la bénédiction de Dieu, tout ce que vous avez de temps, de ressources, de vie. Sous la bénédiction de Dieu, ai-je dit : car sans lui, que sont nos résolutions les plus sincères, et surtout des résolutions de jeune fille ? Nulle part l'esprit n'est plus prompt, mais nulle part la chair n'est plus faible ¹. Le vent ne se joue pas plus capricieusement du sable que le tentateur des projets de fidélité que vous formez pour l'avenir, hélas ! comme en formaient à votre âge tant de femmes dont la vie actuelle répond si peu à votre idéal, — et répond encore moins au leur ! Loin de moi, ma chère fille, de décourager vos généreuses promesses : je ne veux que vous les faire porter au pied de la croix, pour abriter votre faiblesse sous la force du Dieu tout-puissant. Alors, je me livrerai sans crainte au plaisir de contempler en vous le type vivant de l'espérance ; de l'espérance, cette grâce incomparable de tout ce qui est jeune, relevée encore chez la jeune femme, et par son influence plus grande, et par sa destinée plus inconnue. Aussi, qui eut jamais l'idée de personnifier l'espérance autrement que sous les traits d'une jeune fille ?

¹ Matth. XXVI, 41.

Dans cette attente obscure, on demande si la jeune fille doit être préparée, ou pour la mission générale de l'humanité, ou pour la mission spéciale de l'épouse : les auteurs qui ont traité de l'éducation des filles se partagent sur ce point. Disons-le, en nous fondant sur les Écritures : l'une et l'autre réponse sont incomplètes. Oui, sans doute, il faut préparer la jeune fille pour la mission générale de l'humanité, qui est de glorifier sur la terre le Dieu qui nous fit à son image ; mais cette préparation ne suffit pas : car, indépendamment de la mission générale qu'elle partage avec l'homme, la femme a encore une mission spéciale, qui est celle dont nous nous occupons dans ces discours. Oui, encore, il faut préparer la jeune fille pour la mission spéciale de l'épouse, qui est d'être « l'aide semblable à lui » pour un homme déterminé, puisqu'il est dans le cours ordinaire des choses que la jeune fille se marie ; mais cette préparation ne doit pas être exclusive : car toute femme n'est pas appelée au mariage, et une éducation dirigée uniquement dans ce sens risquerait de manquer son but. Voici le secret de tout concilier. Entre la mission générale de l'humanité et la mission spéciale de l'épouse, il y a pour la femme une troisième mission, spéciale quant à la première, générale quant à la seconde, propre à la femme et commune à toute femme, celle que j'ai expliquée d'après les Écritures, où Moïse la révèle en appelant la femme « l'aide de l'homme, » et saint

Paul en l'appelant « la gloire de l'homme. » C'est pour cette mission-là que je veux que l'on prépare la jeune fille, sans perdre de vue toutefois ni la nécessité suprême de glorifier Dieu, ni l'éventualité naturelle du mariage. Aussi bien, il sera pourvu à l'une et à l'autre par la préparation intermédiaire que nous réclamons, si elle est ce qu'elle doit être.

Que les jeunes filles prennent garde à l'esprit de cette préparation, et que leurs mères y prennent garde pour elles. Puisque le premier mérite d'une femme, après la crainte de Dieu, est dans les humbles vertus de la vie domestique, le premier soin d'une fille, après ceux qu'elle donne à son âme, doit être de se former à ces vertus intérieures et cachées. Il est à peine nécessaire que je dise à une jeune fille : « Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal ; » tenez-vous soigneusement éloignée des passe-temps, des spectacles, des lectures — pensez-y bien, des lectures — qui porteraient la moindre atteinte à la pureté de votre cœur. Mais il sera moins superflu peut-être de lui dire : Défiez-vous des maximes d'un siècle égoïste et charnel, qui, ne cherchant dans une jeune fille qu'un agréable jouet pour tromper l'ennui qui le dévore, l'affuble à la hâte des grâces brillantes, au lieu de l'orner à loisir des grâces utiles. Un éclat vaniteux, un développement précoce, une science mal digérée, la mémoire chargée sans pitié pour l'intelligence, les talents de fantaisie mis en première ligne :

voilà le clinquant que l'éducation du jour préfère pour nos filles à l'or pur d'une instruction solide, bienfaisante, précieuse devant Dieu et devant les hommes. Je le crois sans peine, mes jeunes sœurs : c'est que ce clinquant serait pour lui, au lieu que cet or pur sera pour vous et pour votre maison. Je n'entends vous exclure d'aucune étude sérieuse, parce que je ne veux vous interdire aucun genre légitime d'influence. Livrez-vous sans scrupule à cette culture de l'imagination, de la littérature, de l'art, qui, tout en développant un côté essentiel et trop négligé de l'esprit humain, aide au salutaire empire que vous souhaitez d'exercer, en ajoutant à vos moyens de plaire. Seulement, mettez chaque chose à sa place, et rangez vos objets d'étude selon l'intérêt de votre mission. Avant tout, soyez vous-mêmes, soyez femmes, et ne sacrifiez jamais au faux goût des hommes les occupations distinctives de votre sexe. Qu'on ne me parle pas d'une fille qui sait enlever tous les suffrages dans un concert, et qui ne sait pas tenir une aiguille ni se rendre utile dans une maison. Au reste, sur ce point, je puis renfermer toutes mes exhortations en une seule : que le cœur soit bien réglé, et le cœur se chargera de régler la vie. Cette humilité, cette charité, qui sont les grâces propres de la femme, et les conditions premières de sa mission, nourrissez-les au dedans de vous par la Parole de Dieu et par la prière. Le monde lui-même vous apprendrait, à défaut de l'Évangile et de votre

conscience, que si l'humilité et la charité venaient à être bannies de la terre, elles devraient trouver un dernier refuge dans le cœur de la jeune fille chrétienne. Pour moi, si j'aime à voir la femme sous la croix, une Bible à la main, c'est la jeune fille surtout que je me plais à contempler dans cette attitude, se préparant à sa carrière future, qui n'est connue que de Dieu seul, mais qui ne saurait être fournie fidèlement, quelle qu'elle puisse être, que sous la croix, une Bible à la main. — Un mot encore, pour vous et pour vos familles, mais un mot sans développement, sur une matière aussi grave qu'elle est délicate. Laissez bien voir que, décidée inébranlablement à ne vous donner que « dans le Seigneur¹, » vous ne mettrez jamais votre main que dans celle d'un homme moral, religieux, capable d'entrer avec vous dans l'idée chrétienne du mariage². Par cette résolution toute passive, non-seulement des unions mal assorties seraient prévenues, mais encore une réaction si heureuse serait exercée sur les mœurs et sur les principes de la société, que l'homme aurait trouvé dans de modestes filles les plus utiles des « aides semblables à lui, » pour ne pas dire les plus puissants des réformateurs !

Toutefois, cet avenir incertain, vous n'avez pas besoin de l'attendre pour être à l'homme « un aide semblable à lui : » vous pouvez l'être dès aujourd'hui, sans compter que l'accomplissement de la tâche pré-

¹ 1 Cor. VII, 39. — ² Eph. V, 19-33.

sente est la meilleure garantie pour celui de la tâche future. Votre position actuelle vous commande, il est vrai, une réserve particulière : autre est l'humble égalité de l'épouse, autre l'infériorité respectueuse d'une fille qui vient à peine de franchir le seuil de l'enfance; mais cette réserve permet, elle favorise même un genre d'utile activité qui est propre à votre âge. La vraie humilité seconde la vraie charité; les fleurs qui cachent sous l'herbe leurs tendres couleurs ne sont pas celles qui répandent autour d'elles le parfum le moins doux. Que de bien à faire pour vous sans sortir de la maison paternelle ! Vous avez une école et une paroisse toute trouvée dans ces jeunes enfants de la famille dont vous partagez déjà l'éducation avec leur mère; et contrairement à la loi commune des prophètes¹, vous, c'est « dans votre pays et dans votre parenté » que Dieu vous appelle à exercer votre humble ministère. Comprenez ce que vous pouvez être pour ce jeune frère, sur qui votre avantage de quelques années vous donne une sorte de crédit à part, où la confiance est d'autant plus libre qu'elle n'est pas contenue par le respect. Comme cette tendre sœur qui veille sur le berceau flottant confié au Nil, quand la prudence ne permet pas à une mère de se montrer; qui, à la faveur de sa jeunesse, s'emploie, sans inspirer d'ombrage, à donner à Moïse une mère fidèle pour nourrice, au moment que Dieu lui donne une prin-

¹ Matth. XIII, 57.

cesse infidèle pour mère¹, et qui disparaît alors de la scène, contente d'avoir poussé dans le monde un être dont le nom doit effacer un jour le sien — ainsi, Dieu vous a placée auprès de votre frère, pour lui prêter tel appui qu'il ne trouverait peut-être nulle part ailleurs, ou qui nulle part ne lui serait moins suspect : c'était hier pour lui apprendre à lire ou à écrire, c'est aujourd'hui pour l'enflammer d'une infatigable ardeur dans ses fatigantes études, ce sera demain pour le conseiller dans le choix d'une carrière ou dans celui d'une épouse.

Mais ceux pour lesquels vous pouvez le plus, ce sont ceux-là mêmes de qui vous tenez tout après Dieu. Au près d'un père et d'une mère, qui remplacera cette fille, timide et silencieuse avec l'étranger, mais pleine chez elle de douceur et de feu tout ensemble, telles sont à cet âge les merveilleuses combinaisons de la nature ? Qui suppléera sa main caressante et légère, son esprit prompt et délié, son affection tendre et soumise, sa piété simple autant qu'affermie, pour leur alléger le poids des ans, pour adoucir leurs peines, pour dissiper leurs inquiétudes, pour prévenir leurs vœux, pour réjouir leurs cœurs, pour édifier leurs âmes, comme si elle était jalouse de leur rendre en double mesure la vie qu'elle reçut d'eux ? Cette jeune fille que vous voyez se cacher derrière sa mère, en rougissant des regards qu'elle attire en dépit d'elle,

¹ Exode II, 4-10.

vous ne savez pas ? c'est plus que l'ornement de la maison, c'en est la joie, c'en est la vie, c'en est la colonne ; ou, si vous préférez un terme emprunté à l'Écriture, c'en est la pierre angulaire. : « Que nos fils « soient comme des arbrisseaux croissant dans leur « jeunesse, et nos filles comme des pierres angulai- « res taillées pour l'ornement d'un palais¹ ; » et pour l'Écriture, si exacte jusque dans sa poésie la plus hardie, vous savez tout ce qu'emporte ce nom de pierre angulaire². Hélas ! vous connaîtrez un jour peut-être la vérité profonde de cette image, en voyant le vide qui se fait dans la maison, lorsque cette timide enfant vient à être enlevée de sa place ! Vous connaîtrez alors tout ce que fut son amour, son dévouement, sa piété, pour ceux qui l'entouraient, et qui la pleurent... Mais non, vous ne le connaîtrez pas — son intérieur le connaîtra seul — retirons-nous — la sympathie elle-même peut être importune — ne nous mêlons pas dans le secret de leur douleur, nous qui ne pénétrâmes jamais dans celui de leur joie !

Ce n'est pas tout. Il y a de bonnes œuvres pour lesquelles je permets à la jeune fille de sortir du sanctuaire domestique, et, s'il le faut, de la réserve même que lui prescrit son âge. S'agit-il d'instruire l'ignorant, de soulager le pauvre, d'exhorter le malade, de « visiter la veuve et l'orphelin ? » Allez, ma fille, allez sans balancer, et que le Seigneur aille avec vous !

¹ Ps. CXLIV, 12. — ² Ps. CXVIII, 22 ; Matth. XXI, 22 ; Eph. II, 20.

Cette jeune fille qui vient d'assister sa mère dans les travaux du ménage, de prêter son bras à son vieux père, ou de lire la Bible avec ses frères et ses sœurs, que j'aime à la voir passer de cette charité du dedans à la charité du dehors, et porter aux malheureux des soins qu'ils reçoivent d'elle avec une double gratitude, surpris de lui voir réserver pour un tel usage des grâces que tant d'autres se croient permis de vouer au monde et à ses plaisirs ! Permis ? soit, si l'on veut ; mais permise ou non, la vie de plaisir vous paraîtra sans doute moins désirable, moins conforme à la mission de la femme, que celle que je viens de vous proposer. Ou bien, reconnaîtriez-vous plutôt « l'aide « semblable à lui » dans cette autre jeune fille, qui préfère les honteux honneurs d'une fille d'Hérodiad à la modeste gloire d'une Rébecca ; qui aime mieux être l'idole des salons que le trésor de la famille ; qui trouve plus beau de se charger à grand'peine d'ornements étrangers, que d'être elle-même, telle que Dieu l'a faite, l'ornement de sa maison ; qui se consume en efforts pour appeler sur elle les regards des hommes et pour surpasser ses compagnes, je devrais dire ses rivales (ne m'accusez pas d'exagération) ; qui livre aux vents, qui jette dans le vide, cette sève abondante de vie qui lui a été donnée pour un jour, et que demain elle cherchera et ne trouvera plus ; pauvre enfant, qui se résigne à s'enterrer toute vive dans les

froides joies du siècle¹; triste victime offerte, de jour en jour, de nuit en nuit, à la légèreté du monde par la vanité de son propre cœur? — Un matin, à la pointe du jour, deux jeunes filles se rencontrent précipitamment dans la rue silencieuse. L'une sort du bal et court à son lit où il lui tarde de se reposer de ses plaisirs. L'autre sort de son lit, pour courir auprès d'un mourant qui vient de la faire appeler en toute hâte, ne pouvant s'en aller en paix, dit-il, s'il n'a son bon ange auprès de lui... Jeunes filles, choisissez !

Nous venons de contempler la femme avant le mariage : contemplons-la maintenant après le mariage, chargée de ce fruit précieux que l'Écriture appelle « un héritage de par l'Éternel² » ; tournons-nous vers l'épouse devenue mère. Près de ce fils que Dieu vient de vous donner, mère chrétienne, vous occupez une place, non d'infériorité comme la fille, ni d'égalité comme l'épouse, mais de supériorité; et pourtant, cette supériorité n'exclut pas le renoncement propre à la mission de la femme. Il n'est pas bon que l'enfant soit seul; et Dieu, qui vous l'a donné, lui a donné en même temps en vous « un aide semblable à lui. » Il n'y a pas jusqu'aux tendres soins que réclame son développement physique qui ne seront chers à votre cœur : jalouse de le nourrir de votre

¹ 1 Tim. V, 8. — ² Ps. CXXVII, 3.

propre vie, comme pour prolonger l'orgueil de lui communiquer l'être, vous n'irez pas, sans une nécessité trois fois démontrée, le frustrer des trésors dont vous enrichit la nature par lui et pour lui, ni vous priver de la sainte volupté d'être mère sans partage. Toutefois, un intérêt plus grave me préoccupe en ce moment : le secours que vous devez avant tout à ce petit enfant, c'est l'éducation, cet enfantement de l'esprit, qui suit de droit celui du corps, et que nul ne saurait vous disputer.

Cette joie ineffable avec laquelle vous accueillîtes ce fils (à la différence de ces mères qui voient moins « une récompense¹ » dans la fécondité qu'un signe de colère, qui calculent bien longtemps avant la naissance d'un enfant les sacrifices qu'il leur pourra coûter, et qui ont besoin de la tardive expérience pour apprendre à ne le point haïr), cette joie, n'était-elle que la joie naturelle d'Ève, qui appelle son premier-né Caïn, c'est-à-dire *acquisition*, « parce qu'elle a acquis un homme de par l'Éternel² ? » ou bien était-ce une joie plus noble, supposée par Jésus-Christ dans ces paroles dont la vérité saisissante vous fit tant de fois tressaillir : « La femme, quand elle accouche, « a de la douleur parce que son heure est venue ; « mais quand elle a enfanté, elle ne se souvient plus « de son angoisse, par la joie qu'elle a de ce qu'un « homme a été enfanté dans le monde³ ? » La mater-

¹ Ps. CXXVII, 3. — ² Gen. IV, 1. — ³ Jean XVI, 21 ; version littérale.

nité est un ministère, et la première condition d'un ministère fidèle est le désintéressement. Ne dites pas : Voici mon fils à moi, né de moi et pour moi ; mais dites : Voici un homme enfanté dans le monde, pour le bien du monde. « Que deviendra ce petit enfant ? » demandent la terre, le ciel, l'enfer, courbés et comme suspendus, dans une attente immense, sur le berceau de cette frêle créature dont la vie vient de se dégager de la vôtre. La réponse, je le dis en réservant l'action divine, qui s'exerce par des moyens humains, la réponse dépend avant tout de l'éducation¹, et l'éducation dépend avant tout de la mère.

On l'a souvent remarqué : le moment décisif en éducation est le point de départ. C'est dans les premières années que se cache cette direction dominante qui détermine le cours entier de la vie. Or, les premières années appartiennent à la mère. Le paganisme les lui avait ôtées ; mais Jésus-Christ les lui a rendues. Ne lui envions pas ces commencements. S'ils sont trop considérables pour des étrangers, ils sont aussi trop délicats et tout ensemble trop laborieux pour un père : l'aptitude, la liberté d'esprit, le temps, la patience, nous manquent ; mais tout cela, Dieu l'a donné à la mère. Nul autre ne discerne plus sûrement le naturel de son fils, le fort et le faible de son caractère, la part

¹ Luc I, 66.

² « Celui-là qui est le maître de l'éducation peut changer la face du monde. » (LEIBNITZ.)

qu'il convient de faire à son tempérament, la mesure de sévérité et d'indulgence en rapport avec son humeur, les précautions à prendre pour le faire valoir sans le gâter. Nul autre ne possède mieux l'art d'éveiller sa curiosité, de stimuler son ardeur, d'attacher son attention, de lui tenir les yeux ouverts, et de l'initier par degrés à cette science pratique des choses, qui, plus vivante que celle des livres, a plus de part aussi au développement de la vie. Nul autre enfin n'a la main assez douce et en même temps assez forte pour donner à la plante naissante ce pli originel, à la fois trop ferme pour qu'elle puisse résister et trop tendre pour qu'elle le veuille, et qui règle toute sa croissance à venir. La plus grande puissance morale qui soit au monde est celle qu'une mère exerce sur son jeune enfant. N'allez pas lui en demander un compte systématique : elle agit par inspiration plus que par calcul, et ne s'est peut-être jamais dit ce que je vous dis là ; Dieu est avec elle dans la tâche, voilà son secret. Elle vous paraîtra deviner peut-être ; mais laissez-la faire, elle s'y entend mieux que vous, et fera plus en devinant que vous avec vos raisonnements et vos combinaisons : fiez-vous-en à Dieu, et à l'instinct maternel. « Règle générale, à laquelle du moins je n'ai guère vu d'exceptions, dit un auteur contemporain, les hommes supérieurs sont tous les fils de leur mère¹. » Voyez cet homme au cœur ferme, à

¹ MICHELET, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, III^e partie, cha-

la voix intrépide, dont le courage indomptable ~~sait~~ tour à tour braver la colère du prince et dominer le ~~flot~~ populaire, et dont la volonté arrêtée, également invincible aux obstacles et aux fatigues, semble prendre à tâche de justifier cette maxime superbe : L'homme peut ce qu'il veut. Vous faites peut-être honneur de son énergie à la nature? Apprenez qu'il fit paraître dans son enfance un esprit si peu résolu, un caractère si vacillant, que chacun disait : On n'en fera jamais un homme. C'est une femme qui en a fait un homme, et cette femme est la même qui le mit au monde. Elle seule n'a jamais désespéré de lui. Soutenue par l'amour, conduite par l'instinct, elle a démêlé au travers de ses faiblesses, des vertus cachées, qu'elle a travaillé tendrement, humblement, lentement, à mettre au jour. Elle l'a formé à la persévérance par des combats sagement gradués, où sa fidèle sympathie a voulu tout partager, excepté l'honneur de la victoire. Elle l'a révélé à lui-même ; elle l'a rendu à la société. Aussi, quand ce fils, sur son lit de mort, repasse dans son cœur le bien qu'il lui a été donné d'accomplir en faveur de son peuple et de sa génération, c'est à sa mère, après Dieu, qu'il en rapporte la gloire ; et le dernier nom qu'on entend sortir de sa bouche, dans son dernier délire, est celui qu'il

pitre 3. Ce chapitre renferme des considérations fort intéressantes sur l'influence de la mère.

essayait, il y a cinquante années, dans ses premiers bégaiements.

Qu'il me soit permis d'ajouter, sans méconnaître la valeur de nos institutions, que l'éducation maternelle est rendue doublement nécessaire par la tendance de notre instruction publique. On s'est plaint souvent qu'à côté des ressources précieuses qu'elle met à la disposition de toutes les classes, elle présente, pour dire le moins, de fâcheuses lacunes, soit pour le cœur, dont elle s'inquiète trop peu, soit pour l'esprit, dont elle se montre pourtant si vivement préoccupée. Non-seulement elle nourrit l'amour-propre par un emploi immodéré du principe d'émulation, et ne fait rien pour inculquer le saint respect du devoir (à moins qu'on n'ait appris d'elle, par un abus significatif du langage, à revêtir de ce nom sacré de pures tâches littéraires); mais ce qu'elle fait avec tant d'habileté, de labeur, de sacrifices, pour la culture de l'intelligence elle-même, est au moins incomplet. Les facultés qui dépendent de la mémoire sont aiguisées par un exercice perpétuel, tandis que celles qui se rapportent à la réflexion, plus importantes encore que les premières, demeurent comparativement sans emploi. Par trop remplir tous les instants de l'élève, par trop absorber son ardeur dans une préparation hâtant et inquiète, on ôte à son esprit le loisir, le ressort, le mouvement requis pour s'assimiler ce qu'il reçoit, et on l'habitue à se contenter d'une science

empruntée où sa personnalité n'entre pour rien. Alors, le développement de la pensée et du caractère ne se fait pas, ou se fait mal ; cette fleur d'originalité, charmante autant que vigoureuse, que la nature n'a refusée à personne, tombe avant d'avoir donné son fruit ; on dirait qu'un impitoyable niveau a été passé sur toutes les intelligences ; et l'homme disparaît dans l'enfant, parce que l'enfant disparaît dans l'écolier¹. A un mal si grave, je ne connais de remède que dans le contre-poids de la vie de famille et de l'éducation domestique, la seule qui sache pénétrer dans les sinuosités de l'esprit individuel et se prêter à ses ten-

¹ Voici en quels termes M. DEPOISSER, dans un ouvrage remarquable sur *l'Instruction publique dans les États Sardes*, indique l'idéal que l'éducateur de la jeunesse doit se proposer : « L'enfant, dit-il, est fait pour agir d'après les principes de son propre cœur, pour distinguer de lui-même entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, pour se former à la lutte, pour être en quelque sorte artisan de son propre caractère, arbitre de ses destinées futures. Le grand but de l'instruction n'est donc pas de marquer les élèves de l'empreinte du professeur, mais d'éveiller ce qui est en eux ; pas de leur apprendre à voir avec ses yeux, mais de leur enseigner à exercer les leurs ; pas de leur donner une certaine dose de savoir, mais de leur inspirer un certain amour universel et plein de ferveur pour la vérité ; pas de les former à une régularité extérieure trop gênante, mais de toucher les ressorts intimes et cachés ; pas de surcharger la mémoire, mais d'aviver et de fortifier la pensée ; pas de les lier par des préjugés enracinés à nos idées particulières, mais de les préparer à juger avec impartialité et conscience de tout ce que la Providence peut envoyer dans leur voie et soumettre à leur décision ; pas de leur exposer nos préceptes sous la forme de lois arbitraires, qui n'ont d'autres fondements que notre parole et notre volonté, mais de développer la conscience, l'intelligence, le discernement moral, afin qu'ils sachent discerner et choisir ce qui, dans tout ce qu'on leur présente, est juste et bien. En un mot, le grand but de tout enseignement, c'est d'évoquer et de fortifier à la fois dans l'enfant la vie intellectuelle et morale, parce que c'est la vie qu'il faut chercher dans tout être qui a été créé à l'image de Dieu. » (*Semur 1846*, p. 496.)

dances propres. Or, cette vie de famille, si menacée aujourd'hui par la vie commune, je compte sur la mère pour la sauver; et cette éducation domestique, je compte sur elle encore pour la prendre en main. Ne vous pressez pas de lui enlever son enfant : qu'elle le retienne longtemps auprès d'elle. Puis, le moment arrivé pour lui d'entrer en contact avec la vie publique, qu'il soit permis à sa mère d'intervenir encore pour maintenir les droits du cœur, de l'esprit, de la personne, c'est-à-dire de l'homme. Seriez-vous jaloux de l'influence trop féminine qu'elle va exercer? Sachez que cette influence, redoutable si elle était seule, est un complément indispensable de la nôtre. L'homme n'a pas tout ce qu'il faut pour former l'esprit de l'homme, parce que cet esprit a un élément féminin : j'appelle ainsi ce je ne sais quoi de tendre, de pénétrant, d'instinctif, qui saisit, dirai-je? ou qui devine la vérité, par opposition à cette raison calme qui se rend compte des choses, et à cette volonté forte qui se rend compte d'elle-même. Dans ce sens, on a pu dire avec justesse que « nul homme de génie n'a été exempt d'un développement féminin. » N'hésitez pas, placez l'instruction publique sous la sauvegarde de la famille, mais de la famille présidée par la mère; c'est le plus sûr moyen d'en assurer les avantages à vos fils, tout en leur en épargnant les périls.

Ne l'oublions pas toutefois, dans l'éducation, comme dans la vie, « une seule chose est nécessaire : » cette

seule chose nécessaire est le triomphe de la mère. Trop souvent, hélas ! dans la tâche sainte de conduire son fils au Sauveur, elle n'a personne pour elle, heureuse encore si elle n'a pas tout le monde contre elle... Mais, fût-elle seule contre tous, qu'elle prenne courage : c'est ici surtout que Dieu est avec elle, et Dieu lui suffit. S'agit-il du jeune enfant ? Ce fils aimé, mais aimé en Dieu, avec qui elle s'humilie chaque jour aux pieds du Seigneur, et qu'elle instruit à le chercher de ses premières pensées et à le nommer dans ses premiers discours, elle tient en quelque sorte son âme entre ses mains. Seule au monde, elle sait les chemins par où elle doit passer pour y aller déposer des germes féconds de la vérité salutaire, glissés avec tant d'amour, engagés si profondément, liés si fortement aux instincts naturels (y compris l'empire de sa propre image), que ni les orages du dehors, ni ceux même du dedans ne les en pourront jamais arracher. Croyez-le bien, rien n'est plus irrésistible pour l'homme, ni tout ensemble plus indestructible dans l'homme, que ces impressions primitives laissées par une mère pieuse, et protégées par le charme vague et naïf des souvenirs d'enfance ; un fils doutera deux fois de l'esprit de son père, avant de douter une fois du cœur de sa mère. S'agit-il de cet âge où, n'étant plus enfant et n'étant pas encore homme, un fils échappe inévitablement à la surveillance de sa mère, tout en lui inspirant une sollicitude nouvelle ? Par un usage

fidèle de son influence passée, elle a gagné la confiance de ce fils, et cette confiance lui répond aujourd'hui de l'avenir. Dans ces tendres épanchements dont elle a su lui faire une habitude et un besoin, elle lit jusqu'au fond de son cœur; et un cœur où on lit jusqu'au fond, c'est presque un cœur dont on est maître. La passion parle peut-être, et il est près de succomber : mais il faudra le dire à sa mère — impossible ; ou il faudra le lui taire — plus impossible encore ; et la tentation est vaincue. Vienne enfin le moment d'un long embrassement, prélude d'une séparation peut-être éternelle... Mère chrétienne, que crains-tu ? Préparé depuis tant d'années sur l'humble chantier de la famille, lance, puisque Dieu le veut ainsi, lance en paix ton navire sur l'incertain Océan ! Suis-le de ton œil humide, jusqu'au plus loin de l'horizon, et là — quand tu le verras suspendu sur une dernière vague, prêt à disparaître — disparaissant — disparu — fais ta prière — remets ton trésor à celui qui tient vents et flots dans ses mains, et qui aime — plus que toi ! Tu lui as été fidèle dès le commencement, il te sera fidèle jusqu'à la fin ; va, il n'oubliera pas la promesse qu'il semble avoir faite exprès pour toi : « Instruis le « jeune enfant à l'entrée de sa voie ; et même quand il « sera devenu vieux, il ne s'en départira point¹. »

Heureuses prévisions, que justifie une plus heureuse expérience. S'il est vrai que la plupart des hom-

¹ Prov. XXII, 6.

mes distingués sont les fils de leur mère, cela est vrai surtout des hommes religieux. L'histoire biblique, l'histoire de l'Église, l'histoire contemporaine, s'accordent pour l'attester, disons mieux, pour le laisser entrevoir ; car il faut chercher la mère, pour la découvrir, derrière ce fils dont le nom a éclipsé le sien dans la mémoire des hommes. Mais c'est ce que demande une mère chrétienne : si elle a sauvé son fils, elle a accompli sa mission de femme ; et si elle l'a sauvé sans se montrer, elle l'a accomplie doublement. Écoutez la Bible. Quel est l'objet de cette courte préface qu'elle met à la tête de la vie de Samuel, si ce n'est d'expliquer ce saint homme de Dieu, ce géant de la prière, ce premier anneau de la chaîne des prophètes, ce grand réformateur de l'état et du culte, par la foi, par le vœu, par la fidélité, par le cantique d'Anne sa mère ? Que ce récit supplée à la brièveté avec laquelle la Bible explique ailleurs d'une manière semblable un Moïse, un David, un Timothée¹ ; et qu'il nous donne la clef de ce soin, en apparence minutieux, avec lequel elle nomme, en passant, les mères des rois de Juda². Ouvrez les annales de l'Église. Qui peut entendre prononcer le nom de saint Augustin, cette vive lumière deux fois près de s'éteindre, mais soustraite tour à tour à la convoitise et à l'hérésie, pour glorifier le Dieu saint et vrai devant la postérité

¹ Ex. II, 1-10 ; Hébr. XI, 24 ; Ps. LXXXVI, 16 ; CXVI, 16 ; Actes XVI, 1 ;
² Tim. I, 5. — ³ 2 Chron. XXIII, 3, etc.

la plus recalée, sans reconnaître avec lui dans cette double délivrance, après la main de Dieu, la main de la tendre, de l'humble, de la patiente Monique? Mais apprenez que Chrysostome, Basile le Grand, Grégoire de Naziance¹, et un grand nombre de ceux qui ont marché sur leurs traces, ont eu, chacun, leur Monique, dont nous oublions de nous informer, ingrats que nous sommes, tout en savourant avec délices le fruit de ce qu'elle a semé. Mais il n'est pas nécessaire de vous tant écarter : jetez les yeux autour de vous. Prenez la peine de rechercher les voies de Dieu, et vous trouverez que la plupart des serviteurs de Jésus-Christ dont se glorifie notre génération, sont redevables à une mère des premières lueurs de leur piété. Naguère, dans une conférence pastorale où se trouvaient rassemblés cent vingt pasteurs américains unis dans une foi commune, chacun fut invité à faire connaître la cause humaine à laquelle il attribuait, sous la bénédiction divine, le changement de son cœur. Savez-vous combien en firent honneur à leur mère? Sur cent vingt, plus de cent.

Ailleurs, une mère également fidèle semble avoir moins bien réussi : son fils s'est égaré loin du chemin qu'elle lui a tracé ; une mère, après tout, toute mère qu'elle est, n'est pas Dieu. Mais plus est grand l'égarement de cet enfant prodigue, plus on admire la puis-

¹ NEANDES, *Mémoires pour servir à l'histoire du christianisme*, p. 247 et suiv.

sance maternelle, à laquelle il ferme son cœur sans y pouvoir soustraire sa conscience, et qui pourra, que savons-nous ? triompher enfin de sa résistance, longtemps après que les leçons et les exemples de sa mère se seront éteints dans le tombeau. Méconnaître la piété d'une mère, cela est possible ; mais l'oublier, jamais, non, jamais. Un homme de bien s'acheminait vers une église, où un service religieux allait être célébré pour des marins. En face de l'église, à la porte d'une auberge, il voit assis un vieux matelot, à l'air rude et décidé, qui, les bras croisés et un cigare à la bouche, regardait passer avec indifférence, sinon avec dédain, ceux de ses camarades qui se rendaient au culte public. « Mon ami, lui dit l'étranger en s'approchant de lui, ne venez-vous pas avec nous au service ? — Non pas, » répond brusquement le marin. Son air avait fait pressentir cette réponse à l'étranger, qui poursuivit avec douceur : « Vous me paraissez avoir eu de mauvais jours... Avez-vous encore votre mère ? » Le matelot lève la tête, fixe les yeux sur l'étranger, et garde le silence. « Eh bien, mon ami, si votre bonne mère était ici, quel conseil pensez-vous qu'elle vous donnerait ? » Et le matelot se lève en essuyant du revers de sa main une larme qu'il avait tenté vainement de cacher, et d'une voix étouffée : « J'irai... »

Mères, mères, connaissez votre puissance ! Mères, mères, sentez votre responsabilité ! Heureux l'enfant qui a une bonne mère ! heureux votre fils, s'il a une

bonne mère ! Mais entendons-nous : je ne prodigue pas ce nom à toute mère qui ne hait pas son enfant ; autre chose est une mère dévouée, comme il y en a beaucoup, même chez les païens, autre chose est une bonne mère selon Dieu. De nos jours, hélas ! l'histoire des relations de quelques hommes avec leur mère est bientôt faite ; tout ce développement intellectuel, moral, spirituel, y est inconnu. Du sein de sa mère, le pauvre enfant passe dans les mains, si ce n'est sous le toit d'une mère salariée ; de ces mains mercenaires, dans la maison paternelle, mais en attendant que son âge lui permette de la quitter de nouveau ; de la maison paternelle, au collège ; du collège, à l'école supérieure ; de l'école supérieure, à l'armée ; et au retour de l'armée — s'il en revient — cette mère, pour laquelle il ne fut guère qu'un étranger, que sera-t-elle pour lui qu'une étrangère ? étrangère à sa carrière future — étrangère à son mariage — étrangère à l'éducation de ses enfants... O mère, qui as encore un fils à élever, réveille-toi ! Et toi, mère, qui as ainsi élevé le tien, repens-toi !

Oui, repens-toi, mais ne désespère pas. Le mot désespoir n'est pas chrétien : non-seulement l'ouvrier de la dernière heure peut encore être admis, mais il peut être encore favorisé. Vous pouvez redevenir auprès de ce fils « l'aide semblable à lui, » et tirant, par la grâce de Dieu, le bien du mal même, éprouver la vérité de cette parole qui contient en germe tout l'Évangile :

« Quand je suis faible, alors je suis fort. » Où une tâche finit, une autre commence ; trop tard pour celle de l'éducation, il vous en reste une autre pour laquelle il n'est jamais trop tard, puisque c'est le nombre des années qui vous l'impose. Vous ne réglez plus par l'autorité sur des enfants qui sont devenus des hommes ; mais vous pouvez exercer encore sur eux un empire d'amour et de respect, que seconde la maturité de leur âge. Dernier lien entre la génération qui s'éteint et celle qui la suit, débris frêle et précieux de ce qui a été et qui déjà n'est plus, dépositaire vigilante des traditions de la famille, vous formez un centre vénéré, autour duquel se groupent, avec un silencieux empressement, plusieurs familles que votre délogement va bientôt disperser. Bien des pensées, bien des intérêts, bien des passions peut-être se remuent à côté de vous dans le fond des cœurs ; mais tout est contenu par le sentiment commun que vous inspirez, et chacun rivalise d'efforts et de sacrifices pour assurer la paix de vos derniers jours. Votre expérience, vos cheveux blancs, vos services passés, votre infirmité présente, une crainte vague de ne pas vous retrouver à votre place demain... tout vous soumet les cœurs. Noble et utile chaire que Dieu vous a préparée ! Paroles puissantes, reçues comme les leçons de la vie, comme les avertissements de la mort, presque comme des inspirations du ciel ! Heureuse la mère qui termine fidèle-

ment une carrière fidèlement remplie ! Mais heureuse aussi la mère qui, saintement jalouse de bien finir ce qu'elle a mal commencé, sait faire tourner à l'avantage des siens jusqu'à son infidélité même ! « Que
« les femmes âgées soient saintes dans leur extérieur,
« non médisantes, enseignant de bonnes choses, afin
« qu'elles instruisent dans la sagesse les jeunes femmes¹. » Le secret de cette bienfaisante influence, le voici dans la vie cachée : « La veuve qui vit dans
« les délices est morte toute vive ; mais celle qui est
« réellement veuve et isolée espère en Dieu, et per-
« sévère en jeûnes et en supplications nuit et jour². »

Je me trompe, mes chères sœurs, ou devant le tableau que je viens de faire de l'épouse chrétienne et de la mère chrétienne, une femme a senti son cœur se serrer et une larme furtive mouiller sa paupière. Cette femme, soit circonstances, soit libre choix, soit généreux sacrifice, soit fidélité religieuse, n'est point devenue épouse et mère. Comprenez-le bien : c'est une jalousie selon Dieu qui la trouble en ce moment. Exclusivement préoccupée de la mission sublime de son sexe, elle accepterait sans difficulté ce que sa position a d'incomplet selon l'opinion, selon le cœur,

¹ Selon quelques commentateurs, *Lémuel* serait un autre nom pour *Salomon* dans le dernier chapitre des Proverbes. S'il en était ainsi, *Bath-sébah* serait un touchant exemple à citer ici, puisque ce chapitre serait de sa main.

² Tit. II, 3. — ³ 1 Tim. V, 5, 6.

selon la loi de la Providence. Mais n'avoir pas à qui se donner, mais comprimer dans son sein une soif de dévouement qui la consume elle-même sans profiter à personne, voilà à quoi elle ne peut consentir. Ma sœur, ma noble sœur, la délicatesse du sujet me fermera-t-elle la bouche ? N'importe qu'il soit délicat, pourvu que j'accomplisse ma mission de ministre de Jésus-Christ, en vous aidant à accomplir votre mission de femme. Vous êtes, je me plais à vous le dire, dans une grande illusion : votre position prise en Dieu et dans l'intérêt de votre mission, est un privilège, si vous savez l'entendre. Croyez-en l'Apôtre écrivant ainsi aux Corinthiens : « Il y a une différence entre
« la femme et la vierge. Celle qui n'est pas mariée
« s'inquiète des choses du Seigneur, pour être sainte
« de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée s'in-
« quiète des choses du monde, cherchant à plaire à
« son mari. Or, je dis ceci pour votre propre avan-
« tage, non pour vous tendre un piège, mais pour
« vous porter à ce qui est bienséant et vous attacher
« au Seigneur sans distraction. Que si quelqu'un croit
« malséant pour sa fille de passer la fleur de son âge,
« et qu'il pense devoir la marier, qu'il fasse ce qu'il
« veut : il ne pèche point, qu'elle soit mariée. Mais
« celui qui demeure ferme dans son cœur, n'étant
« point contraint, mais étant maître de sa propre vo-
« lonté, et qui a arrêté en son cœur de garder sa fille,
« fait bien. Celui donc qui marie sa fille fait bien,

« mais celui qui ne la marie pas fait mieux ¹. » Paroles étranges, il faut l'avouer, et dont il a été facile d'abuser au profit des opinions erronées qui se sont établies de bonne heure dans l'Église sur le célibat. Sans doute, le langage de saint Paul doit s'expliquer par les circonstances particulières du temps où il écrivait; mais on peut affirmer hardiment qu'il ne se serait jamais expliqué de la sorte, s'il eût considéré votre position comme le cédant à celle de la femme mariée, pour le service du Seigneur et pour l'accomplissement de votre mission. Il avait choisi lui-même une position analogue, non-seulement pour prouver aux Églises son désintéressement en ne les chargeant pas de son entretien, mais encore pour vaquer « à la parole « et à la prière » avec une plus grande liberté : liberté de temps, liberté d'action, liberté d'esprit, et enfin liberté de cœur.

Ces raisons valent autant pour vous que pour l'Apôtre, et la dernière a une valeur spéciale pour la femme : c'est là surtout ce que je tiens à vous faire comprendre. Il y a dans le cœur de la femme une puissance d'aimer où l'homme ne saurait atteindre. Dans la position naturelle, qui est la vie conjugale, cette puissance s'exerce et se satisfait dans la famille, sur un mari, sur des enfants. Dans l'isolement, elle se fait jour par un autre chemin, et se jette ou dans l'une ou dans l'autre de ces deux voies.

¹ 1 Cor. VII, 34-38.

Ou bien, elle se tourne en dedans, se replie sur le moi, et se concentre dans la personnalité : de là un égoïsme sans mesure, sans scrupule ; c'est probablement dans la classe des femmes isolées que l'on trouverait les exemples les plus humiliants d'amour-propre, de curiosité, de désœuvrement, d'avarice, de mondanité, et de toute une petite existence petitement consumée dans de petites jouissances. Ou bien, au contraire, elle se tourne au dehors ; se répand en amour pour le Seigneur et pour le prochain, et pousse la femme à se dévouer au bien de l'humanité, comme l'épouse ou la mère fait à celui de sa famille. Alors, par une apparente contradiction ; la charité gagne tout à la fois en étendue et en profondeur : en étendue, parce qu'elle dépasse le cercle domestique ; en profondeur, parce qu'elle revêt l'ardeur d'un besoin et l'entraînement d'un sentiment personnel, sans compter une teinte de douce mélancolie, qui ne lui sied pas mal et qui l'excite aussi à sa manière. Ainsi se forment de saintes et charitables filles, dirai-je ? ou des filles de sainteté et de charité, chez lesquelles il faut chercher peut-être les modèles les plus accomplis de la bienfaisance chrétienne : lasses de la terre, impatientes du ciel, et qui par la simplicité de leur zèle, par la pureté de leur renoncement, par l'abondance de leurs bonnes œuvres, semblent perpétuellement occupées à combler un vide immense, que Dieu a fait dans leur cœur pour le bien de l'humanité. Leurs

rangs vous sont ouverts : entrez-y, sur les pas de tant de femmes qui ont fait choix de cette position pour être plus utiles au monde : entrez-y, et ne vous donnez pas de repos que vous n'ayez appris à voir dans votre isolement un miséricordieux privilège.

Dieu a préparé devant vous, selon l'Apôtre, tout un chemin de bonnes œuvres ¹ ; il ne faut pour y marcher qu'un cœur vraiment dévoué : « ouvre les yeux, et tu auras suffisamment de pain ². » Regardez d'abord autour de vous, et voyez si vos relations de famille ne vous offrent pas l'occasion où vous aspirez : on a quelquefois tout près de soi ce qu'on va chercher au bout du monde. A défaut d'un père et d'une mère qui vous ont été retirés, vous avez peut-être un jeune frère au début de la vie, à qui vous pouvez servir d'amie et de mère ; ou bien une sœur, prête à succomber sous le fardeau envié de la famille, si elle ne trouve en vous ce complément de forces, de temps, de santé, de lumières, que Dieu vous a si visiblement départi pour elle. Votre cœur demandait une famille : eh bien, en voilà une... ce n'est pas la vôtre, je le sais bien, ce n'est pas tout ce que vous voudriez ; mais c'est ce que Dieu a voulu pour vous, ma sœur, pourvoyant tout ensemble au bien d'autrui par votre charitable activité, et au vôtre par votre renoncement à vous-même. Non, quand je vais demandant à toute la terre le type de la charité la plus utile,

¹ Eph. II, 10. — ² Prov. XX, 13.

la plus pure, la plus chrétienne, je ne trouve nulle part toutes ces conditions mieux remplies que dans la bonne tante, qui, par un merveilleux oubli d'elle-même, accepte les fatigues et les soucis de la maternité, sans connaître ses compensations ineffables ; mère, plus que mère peut-être, quand il s'agit de servir et de supporter, s'effaçant, dès qu'il ne s'agit plus que de recueillir et de jouir ; triste, mais d'une tristesse céleste qui se traduit tout entière en amour et en renoncement. Que si nul engagement de famille ne vous lie, eh bien ! portez plus loin votre vue : cherchez une famille dans tout ce qui a besoin de vous, dans ces malheureux à soulager, dans ces institutions charitables à fonder ou à soutenir, dans ce ministre fidèle à seconder dans son travail, dans toutes ces bonnes œuvres pour lesquelles Dieu semble avoir réservé tout exprès votre liberté. Ou bien, embrassez, vous le pouvez, un champ plus vaste encore : embrassez le monde, si vous le voulez, pourvu que ce soit par la charité. Renouvelez dans votre personne le saint office des diaconesses ; préparez-vous-y, s'il le faut, dans ces écoles qu'une charité vigilante et ingénieuse ouvre aujourd'hui à de pieuses filles ; allez, nouvelle Phébé, porter vos services tantôt à Rome, tantôt à Cenchrée, je veux dire, tantôt dans une famille, tantôt dans un hospice, tantôt dans une Église, partout où ils seront réclamés, fût-ce en faveur de quelque peuplade païenne, reléguée sous d'autres cieux. Enfin, rem-

plissez si bien votre mission que, l'heure de votre mort venue, chacun se félicite de l'isolement heureux qui vous a permis tant de dévouement, et que dans les tendres regrets qui suivront au tombeau votre dépouille mortelle, on ne puisse pas plus discerner si vous étiez femme ou sœur, tante ou mère, parente ou étrangère, qu'on ne le discerna dans vos sacrifices!

Si, au lieu de prendre l'unité de mon développement dans la différence des positions naturelles, je l'avais prise dans celle des positions sociales, j'aurais pu vous montrer également la femme trouvant tour à tour dans une condition d'égalité, de supériorité ou d'infériorité, des ressources spéciales pour accomplir la mission de son sexe. Il faut abandonner cette matière à vos méditations personnelles. Cependant, il est une classe de femmes que je ne laisserai pas sortir sans quelques paroles d'encouragement, parce que je crois qu'elle en a besoin, et que j'estime qu'elle y a droit. Fille chrétienne que Dieu a mise à l'humble rang de servante, l'esprit niveleur de ce siècle, qui gâte toutes les conditions inférieures, ne vous a pas tellement gagnée, je l'espère, que vous ne puissiez accepter les épreuves de la vôtre, je dis plus, en apprécier les compensations et les avantages. Mais vous dites peut-être en vous-même : Cette belle mission de la femme ; c'est pour tout le monde excepté pour moi ! que peut faire une pauvre servante, qui vit dans la dépendance

d'autrui ? Écoutez bien ma réponse : vous pouvez accomplir la mission de votre sexe, je ne dis pas malgré cette dépendance, mais à la faveur de cette dépendance même. Bien des femmes ont forcé les choses pour se créer une voie d'obéissance ; elles se trompaient : c'était substituer leur sagesse à celle de Dieu. Mais leur erreur tenait à un profond instinct de femme, auquel Dieu a pris soin de donner satisfaction chez vous, en choisissant pour vous la dernière place. Cette place est celle que le Seigneur a préférée, lui qui « a pris la forme de serviteur ¹, » et qui « est venu, » j'aime à le répéter, « non pour être servi, mais pour « servir ². » A-t-elle fait obstacle à son œuvre ? N'en a-t-elle pas été l'appui, la condition, la vie ? Elle sera tout cela pour la vôtre, croyez-le bien, si vous entrez dans l'esprit du Maître.

A peine pourrais-je nommer quelqu'un qui contribue plus à l'ordre, à la prospérité, au bonheur d'une maison, que la servante vraiment chrétienne, surtout aujourd'hui que ce trésor est si rare, hélas ! et si imparfaitement apprécié, quand il se trouve. Cette sainte fille, « obéissant à ses maîtres avec trem-
« blement, dans la simplicité de son cœur, comme
« à Christ ; ne les servant pas seulement sous leurs
« yeux, mais faisant de bon cœur la volonté de Dieu ; » soigneuse de leur complaire, évitant de les contredire ; épousant tous leurs intérêts, et fidèle jusqu'au scru-

¹ Littéralement, d'esclave : Phil. II, 7. — ² Matth. XX, 28.

pule ; s'accommodant à leurs infirmités au dedans , et les couvrant au dehors, bonne et noble fille, du voile de sa charité ; élevant enfin sa condition à la hauteur de ses sentiments, libre par la foi, esclave par l'amour¹ : quel don de Dieu pour une famille ! Sentez cette faveur, vous qui l'avez reçue, sans attendre que Dieu vous en révèle le prix en vous la retirant, et en remplaçant cette pieuse fille par une de ces servantes comme il y en a tant, pleine du monde et d'elle-même, mal à l'aise et comme en prison dans l'intérieur, en complot permanent avec le dehors comme un traître dans une place assiégée, contenue à peine par une surveillance plus fatigante à exercer qu'à subir, aussi soigneuse de sa personne en public que négligée en particulier, semant par la ville les secrets domestiques, curieuse, babillarde, difficile, au reste liée par le seul intérêt, et n'attendant que l'appât du gain pour rompre un joug qui lui pèse.

Voilà pour la vie présente — mais pour l'autre ? Ah ! gardez-vous de penser que la mission spirituelle de la femme vous soit interdite. Dans l'humble sphère qui vous a été assignée, vous pouvez faire plus qu'aucune autre pour le service de l'Évangile, pourvu que vous vouliez le servir en femme, doucement, silencieusement, et en vous appliquant avant tout à « orner la doctrine de Dieu votre Sauveur » par une conduite sans reproche. Nous l'avons dit, l'in-

¹ Eph. VI, 5 ; Tit. II, 9, 10 ; 1 Pierre II, 18 ; 2 Tim. VI, 1, 2.

fluence monte plus qu'elle ne descend : tel résiste à celle de ses supérieurs, contre laquelle il est en garde, et subit celle de ses subordonnés, qu'il ne s'avoue pas. De là le pouvoir des affranchis dans Rome ; de là, dans les Proverbes, le crédit de ce « serviteur prudent qui « domine sur le fils indigne, et qui a sa part de l'héritage » parmi les frères¹. » L'influence spirituelle suit la même loi ; c'est même de toutes les influences celle qui gagne le plus à se cacher, étant celle qui effarouche le plus l'orgueil naturel. Allez, votre part spirituelle est grande, et votre responsabilité l'est en proportion. Je vous le dis, il y a telle retraite où vous seule pouvez pénétrer ; il y a telle conversion que Dieu vous réserve, et que nulle autre que vous ne peut accomplir ; il y a tel cœur superbe qui ne s'est rendu ni à une mère, ni à une épouse, ni à une fille, et qui sera contraint de poser les armes devant l'obs-cure fidélité d'une servante : « des derniers seront « des premiers. » Quand Pierre, sorti de prison, frappe à la porte d'une maison où les disciples sont assemblés, il est réservé à Rhode, à la servante, de courir la première au-devant de lui et de publier la nouvelle de sa délivrance. Privilège digne d'envie que d'ouvrir la porte, quand c'est un apôtre qui frappe ; plus digne d'envie, quand c'est le Seigneur ; et le Seigneur ne craint pas ces portes dérobées, qui ne s'ouvrent pour lui que par vous. Mais les enfants

¹ Prov. XVII, 2.

surtout, les enfants, cet espoir de l'avenir, songez-vous à l'empire que Dieu vous a donné sur leur esprit? Au lieu de prendre exemple de leurs parents, les enfants, que de fois ne l'a-t-on pas remarqué, forment plus volontiers leur accent, leur langage, leurs habitudes, sur les domestiques, soit rapports plus fréquents, soit action moins apparente et qui provoque moins la résistance : le cœur de l'homme est ainsi fait. Cet empire, il ne reste qu'à le faire tourner au profit de l'Évangile. Dans le développement spirituel de cet enfant que vous portez dans vos bras, ou que vous conduisez à la promenade, vous le disputez à la mère fidèle — vous l'emportez sur la mère ordinaire.

Avec des œuvres si utiles à faire, seriez-vous jalouses des œuvres plus grandes réservées à d'autres? Mais, au reste, la grandeur vient de Dieu ; et il dépend de lui de changer les petites choses que vous accomplissez en de grandes, même selon le monde. Quand il s'agit de mettre le puissant et glorieux Naaman en rapport avec le prophète, qui doit à la fois le délivrer de sa lèpre et lui révéler le Dieu vivant, Dieu se sert d'une petite fille israélite que les soldats du capitaine syrien avaient faite prisonnière, et qu'il avait donnée pour esclave à sa femme ; pauvre enfant, qui ne se doutait guère, lorsqu'elle criait entre les bras de ses farouches ravisseurs, qu'un jour viendrait où elle ferait un si grand bien à la Syrie, et où elle serait

citée comme un oracle à la cour du grand roi : « La « petite fille du pays d'Israël a dit telle et telle « chose¹. » N'est-ce pas pour votre encouragement que cette circonstance nous a été rapportée ? — Savez-vous comment l'Illyrie reçut l'Évangile dans les premiers siècles de l'Église ? Par une femme chrétienne, qui y avait été vendue comme esclave².... Je dis tout cela non pour vous enfler ou vous être en piège, mais pour vous exciter à une juste reconnaissance, mais pour vous faire apprécier la position que Dieu vous a faite. Oui, mes chères sœurs, conformez-vous simplement à ses vues ; pas un mot de plainte et de regret, point d'ambitieux rêves de changement ; mais une fidélité pleine de bonheur à votre mission propre, et un cœur qui n'envie rien à personne qu'une charité plus active et une humilité plus profonde !

Femme, enfin, qui que tu sois, et où que tu sois, mets dans ton cœur cette parole : « Je lui ferai « un aide semblable à lui, » et songe, sans plus tarder, à justifier la définition que Dieu a donnée de toi.

Femme inutile, qui gémisses dans la pensée que tu as jusqu'à ce jour chargé la terre, comme un arbre sans fruit ; que tu en pourrais être enlevée sans y laisser

¹ 2 Rois V, 1-4.

² NEANDER, *Mémoires pour servir à l'histoire du christianisme*, p. 407.

plus de vide que ne fait dans l'eau l'épée qu'on y plonge et qu'on en retire ; que tu as vécu jusqu'ici sans savoir d'où tu viens ni où tu vas — le voici découvert, ce vague objet après lequel tu soupirais sans le connaître. Voici pour toi une œuvre à laquelle tu te consacreras vivante, et dont tu pourras dire en mourant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée « à faire ¹. » Entre aujourd'hui même, selon ta position, dont les difficultés apparentes sont des ressources réelles, dans la vie à la fois si humble et si glorieuse, si douce et si dévouée, que Dieu te destinait au jour qu'il a dit : « Je lui ferai un aide semblable à « lui, » et que Jésus-Christ t'a rendue, quand « il « s'est donné pour nous racheter, et pour faire de « nous un peuple qui lui appartienne et qui soit zélé « pour les bonnes œuvres! ² »

Femme mondaine, qui as consumé tes plus belles années dans des soins innocents, je le veux, mais frivoles et indignes de toi, enivrant et enivrée, détournant au profit de ton orgueil un empire que Dieu t'avait confié pour sa gloire et pour le bien de son peuple — voici, au lieu de cette existence brillante, mais qui brille comme un météore, retentissante, mais qui retentit comme un vaisseau vide, voici une vie glorieuse et pleine, où tu trouveras enfin, en te retrouvant toi-même, ce contentement que tu as, n'est-il pas vrai ? demandé vainement au monde. Ote

¹ Jean XVII, 4. — ² Tite II, 14.

ton cœur à la vanité, pour le donner à la charité ! Crois-moi, laisse là cette vie factice, qui supplante et abrège la véritable ; réserve pour ta maison le travail de tes jours, et le repos de tes nuits ; compte pour perdus les jours où tu n'as pas fait quelque bien ; jouis enfin du bonheur d'être femme — et tu connaîtras que lorsqu'on a été faite pour être à l'homme « un aide semblable à lui, » il vaut mieux lui être utile que d'en être flattée, et le servir que de le fasciner !

Femme isolée, à qui Dieu, « qui ne rend pas compte de tout ce qu'il fait, » a ravi, avec l'époux de ta jeunesse, l'attrait, le but, la vie de ta vie... mais toi plutôt, veuve d'un vivant, femme délaissée, que l'époux de ta jeunesse, après une courte joie donnée et reçue, abreuve d'amertume par sa froideur, si ce n'est par son infidélité, tendre plante qu'on a arrachée de sa terre comme pour la transporter dans une meilleure, mais qu'on a jetée chemin faisant et abandonnée aux feux desséchants du soleil ; toi que le Seigneur a choisie dans sa Parole pour type de la plus ineffable douleur¹ — prends courage, ta consolation est trouvée. Si la douceur d'être aimée t'a été ravie, ne te laisse pas dépouiller du privilège d'aimer, d'aimer la première, d'aimer la dernière, d'aimer toujours, d'aimer quand même. Suis la trace de Jésus, qui a été méconnu comme tu l'es, jamais froid et in-

¹ És. LIV, 6, etc.

juste comme on l'est avec toi. Sois encore, pour celui qui t'offense, « l'aide semblable à lui. » Bois sans murmure la coupe que sa main cruelle te tend chaque jour. N'oppose à son ingratitude qu'un redoublement de soumission, de dévouement, de sacrifice. Tais-toi, humilie-toi... Va, ce cœur que tu cherches te sera rendu, vaincu par ton amour! Mais, dût-il persister jusqu'à la fin dans son injustice, dût-il — ô souvenir d'horreur! — achever son œuvre meurtrière en levant un jour sur toi une main menaçante — succombe en bénissant encore — accomplis jusqu'au bout ta mission de femme — compte sur le Dieu que tu aimes, et qui t'aime, pour te faire partager sa gloire avec sa croix!

Et toi, que j'hésite à nommer, mais que la charité ne me permet pas de laisser sans réponse, car j'entends ton cœur qui m'interroge, femme tombée..... que nul « ne fasse de la peine à cette femme¹ : » une pécheresse qui se repent, si ce spectacle n'est pas digne de vous, sachez qu'il est digne des anges! Pour moi, si je pouvais mépriser ses larmes et dédaigner son repentir, je ne me croirais pas disciple de celui qui dit à la pécheresse pénitente : « Ta foi t'a sauvée, « va-t'en en paix. » Ma sœur, ma pauvre sœur, oui, ceci est aussi pour toi ; ne te crois pas seule exclue de cet appel, garde-toi de désespérer de toi-même. Ton cœur brûle-t-il au dedans de toi d'accomplir ta

¹ Matth. XXVI, 10.

mission de femme, de redevenir pour l'homme ce que Dieu t'a faite, « un aide semblable à lui? » Tu le peux, oui, tu le peux : nul ne le peut plus que toi, si nul n'a plus soif de grâce. Sais-tu que plusieurs de ces saintes femmes qui brillent au premier rang parmi les exemples de l'humanité sur la terre, et parmi les rachetés du Seigneur dans le ciel, une Rahab, une Marie-Magdelaine, une pécheresse pénitente¹, ont commencé comme toi ? eh bien, finis comme elles ! Humble entre les humbles, charitable entre les charitables, ne te souviens du passé qu'au profit de l'avenir ! Ne permets à qui que ce soit de rappeler un temps qui n'est plus, que pour admirer dans ton changement et les compassions divines et la vocation de la femme ! Et sur ta tête coupable, mais toute couverte à mes yeux du sang de Jésus-Christ, que la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende avec la mienne !

Mais nous, mes frères, témoins de ce nouveau baptême de la femme, n'en aurons-nous recueilli qu'un vain spectacle ? Il s'agit ici de nos intérêts, de nos intérêts les plus chers ; mais il s'agit aussi de notre conscience. Si la femme doit à l'homme le secours de « l'aide semblable à lui, » l'homme ne doit-il rien à la femme ? Si la femme a son influence sur nous, n'avons-nous pas notre influence sur elle ? Cette tâche de reconnaissance et de réciprocité, comment y avons-

¹ Hébr. XI, 31 ; Luc VIII, 2 ; VII, 37.

nous été fidèles? Je disais, dans mon premier discours, que le péché nous est venu de la femme : hélas ! nous le lui avons rendu, rendu avec usure. Quand la femme a méconnu sa mission, qui la lui a fait oublier? Quand la femme a été idolâtrée, qui l'avait mise sur un honteux piédestal? Quand la femme a été dégradée, dans le paganisme, dans la polygamie, dans le dérèglement, qui l'avait abaissée? Enfin, si l'on vous donnait cette question à résoudre : Lequel des deux a fait le plus de mal à l'autre, la femme à l'homme ou l'homme à la femme, quelle serait votre réponse? Question triste autant que difficile, à la place de laquelle je vous en propose aujourd'hui une contraire : Qui des deux veut faire désormais à l'autre le plus de bien? La voyez-vous qui, recueillie devant Dieu, cherche comment elle pourra être désormais pour nous un aide semblable à nous? Méditons, en sa faveur, un problème semblable, aux pieds du même Sauveur! Aussi bien, les principes sont identiques, les applications seules varient. Humilité, charité, si nous les abandonnons à la femme, eh ! que nous restera-t-il à nous-mêmes? Humilité, charité, Jésus-Christ homme a-t-il donc été autre chose? Saintement jaloux l'un de l'autre, que l'humilité et la charité de la femme secondent l'homme, que l'humilité et la charité de l'homme secondent la femme, en attendant que sous un ciel plus pur et sur une terre régénérée, l'humilité et la charité

des élus de Dieu, en qui toutes les différences d'ici-bas seront effacées, glorifient aux siècles des siècles ce Dieu Sauveur, doublement notre Père, qui nous créa dans un jour d'amour et qui nous sauva dans un jour de grâce!